

INTRODUCTION

Les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu ont une spécificité unique qui justifie une étude particulière : chaque lettre a un nom propre et un nombre.

Nous nous proposons d'étudier le nom des lettres parce que celui-ci fait référence à des choses que nous pouvons observer et ces choses ont servi de figures pour la première écriture : « Ce n'est pas par un alphabet que l'écriture égyptienne a commencé. Au début il n'y avait que des figures. Une figure est un phonème unique, c'est par là que l'écriture a débuté... Comme il n'y avait pas de figure pour chaque mot, il a fallu ne voir en celle-ci qu'une syllabe ayant un certain son qui était le nom de l'objet figuré, quelle qu'en fût la signification dont il n'y avait pas lieu à tenir compte. Le premier à montrer que les caractères hiéroglyphiques étaient des syllabes a été Lepsius (...) (il est le premier qui ait déclaré qu'il n'y avait pas d'alphabet (...) qu'on avait commencé par un syllabaire. » (Édouard Naville, *L'écriture égyptienne - Essai sur l'origine et la formation de l'une des premières écritures méditerranéennes*, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1926, p. 31 et s.) L'écriture hébraïque, transcrite depuis le retour d'Exil en caractères araméens, conserve une trace de ce phénomène. Les lettres sont en fait des mots désignant des choses, dont on ne retient que le son pour le procédé d'alphabetisation.

Dans ce sens, les lettres seraient primitivement des racines unilitères (une seule lettre, ayant du sens) des mots hébreux, tout comme nous trouvons des racines bilitères (avec deux lettres), comme dans le mot « AB = « père » ou encore trilitères (avec trois lettres), comme par exemple dans le mot ΚΕΤΟΒΕΤ = « écriture » on trouve la racine KTV = « écrire ».

Ainsi aleph est la première lettre et elle désigne le gros bétail, bœufs ou taureaux, mais aussi le nombre mille. Évidemment, comme les anciens n'avaient pas de signes spéciaux pour les nombres, la lettre aleph, étant la première, a servi pour désigner le premier nombre, « un » ; pourquoi donc « mille » ?

La tradition s'est servie des lettres pour compter avec un système décimal. De aleph à teth, un à neuf puis de yod à tsadé, dix à quatre-vingt-dix, enfin de qof à tav, cent à quatre cents. Pour aller jusqu'à neuf cents, on ajoute des lettres en reprenant cinq des vingt-deux lettres mais en leur donnant une forme spéciale lorsqu'elles sont à la fin d'un mot (formes finales) ; ce sont les lettres caph, mem, nun, phé, tsadé. On peut se demander pourquoi celles-ci et pas d'autres ! Bien sûr, la réponse habituelle est d'affirmer que tel est l'usage, sans plus d'explication. Mais leur sens et leur place dans l'alphabet nous apporteront d'autres perspectives.

On ne peut compter que si l'on dispose d'une liste de mots dans un ordre fixe que chacun apprend par cœur. Les petits enfants apprennent la liste « un, deux, trois... » sans prendre conscience que les mots appris dans cet ordre désignent d'abord un ordre invariable (dont la succession des termes soit indépendante de ces termes). Cet ordre permet ensuite de désigner des nombres puis des quantités.

Du point de vue des quantités, la suite des nombres est très facile à comprendre puisqu'il s'agit d'une progression arithmétique de raison un. Mais l'ordre des mots ne fait apparemment appel qu'à la mémoire ; pourquoi « quatre » après « trois » ? En va-t-il de même pour l'ordre alphabétique ? Car il y a un ordre et les lettres se suivent invariablement dans cet ordre, c'est pourquoi elles peuvent aussi servir de signes pour les nombres. Cet ordre est-il arbitraire ? Peut-on le comprendre ? Nous verrons que l'ordre des lettres n'est pas arbitraire.

Certes, l'alphabet latin occidental : a, b, c... ne signifie rien d'autre que la liste des signes amorphes mais on l'appelle tout de même « alphabet », mot qui vient par le grec « alpha bêta » du sémitique « aleph beth » ! Or ces lettres signifient littéralement et séparément « taureau » et « maison » ; elles sont, au moins par leurs noms, des figures d'objets concrets dont on peut contempler les propriétés. Lorsqu'elles sont juxtaposées, elles forment le mot hébreu AV prononcé « av » qui signifie « père » ! Y aurait-il quelque chose de paternel dans l'alphabet ?

On voit immédiatement qu'il ne s'agit pas de la langue parlée qui n'a pas besoin d'alphabet mais de la langue écrite qui se sert de signes pour transcrire les sons. Écrire, c'est compter ! Mais avant même de compter, c'est user de « signes ». C'est-à-dire transformer quelque chose en médium. Il faut que ce qu'on représente évoque autre chose que ce qui est représenté. Singulière opération qui interdit d'identifier la chose à elle-même afin de lui donner la puissance de montrer autre chose.

Ce qui semble premier dans la société des hommes, c'est le langage. Avant d'écrire quoi que ce soit, on parle. Et lorsqu'on parle, nul besoin d'épeler ni même d'analyser le

flux de paroles en mots ou en syllabes. L'invention de signes pour écrire une langue relève d'une abstraction extraordinaire.

Faisons l'hypothèse suivante : on veut écrire « père » avant même de disposer d'un alphabet, que faire ? On veut signifier ce qu'est le père. On peut inventer un hiéroglyphe spécifique ou un pictogramme propre mais, en procédant ainsi, il y aura autant de pictogrammes que de mots désignant les choses. Ou bien on analyse la chose pour user de signes primitifs suffisamment abstraits et généraux, capables de servir à représenter d'autres mots. C'est le processus de l'hébreu ancien profitant probablement de l'écriture égyptienne. Par quelles étapes ce processus prodigieux est-il passé ? Il semble que nul ne le sache. Mais il suffit de faire cette hypothèse pour comprendre la signification de certains mots très anciens.

Il faut d'abord une collection de signes primitifs, ce sont les lettres à valeur signifiante. Nous observons les deux premiers : aleph, beth. L'aleph est le pictogramme du taureau et le beth celui de la maison. Alors un « père » est un taureau dans la maison ! Voilà qui est un peu brutal parce qu'on accole les deux pictogrammes en oubliant qu'ils sont des signes. On représente un taureau pour signifier une idée première, générale. Or le taureau n'a d'activité que d'inséminer des vaches ; il faut donc abstraire l'idée dont le taureau est le signe vivant, à savoir *féconder*, donner de la semence. De même, la maison est le signe d'une idée. Elle est un abri muni d'une porte qui sépare un extérieur (*fores*) et un intérieur (*domus*) à condition que cette porte soit gouvernée par un maître de maison, sinon la maison ne serait qu'un abri sans vie. L'idée abstraite de la maison dont la représentation pictographique est porteuse consiste à « *donner une règle* » qui détermine réellement et sépare effectivement le « *dedans* » du « *dehors* ».

Ainsi un « père » AV [aleph, beth] est décrit comme « fécondant pour transmettre la vie et donnant une règle ». On comprend alors immédiatement que ce mot désigne aussi « l'enseignant ». Tout maître dans la tradition hébraïque sera appelé « père » comme les disciples seront appelés « fils » ! Et

l'hébreu a le verbe ALAPH pour dire « apprendre » et « enseigner ». Bien sûr, on ne s'arrête pas là, la classe de tous les mots évoquant l'un ou l'autre des aspects du « père » va pouvoir s'exprimer par ce même assemblage d'idée : ALOUPH désigne le chef tribal qui est évidemment le « père » d'un clan.

Mais encore, pourquoi désigner le nombre mille par la lettre aleph ? Parce que ce nombre évoque un « très grand nombre » qui est issu de la fécondité du premier nombre, un !

Allons un peu plus loin dans l'analyse. L'idée attachée au taureau est bien celle d'insémination nombreuse, c'est l'origine active de la vie transmise. Et cette vie est transmise par une semence abondante. Or la semence contient toute l'information pour faire un être vivant, animal ou homme. Bien sûr, nous savons qu'il est nécessaire qu'une quantité égale d'information soit donnée par la mère, mais cela est caché où seul le père pénètre, dans la maison !

La mère se dit [aleph, mem]. La lettre mem est rapportée à l'eau, ou plutôt aux eaux, toujours plurielles et les eaux portent beaucoup de sens. C'est d'abord d'où l'on sort. Ensuite, c'est le lieu des choses cachées. La mère est ainsi analysée comme le lieu d'où sort la semence donnée par le père, après un séjour caché !

Nous entrevoyons peu à peu que l'usage de ces lettres ayant une signification propre n'est pas arbitraire. Pour achever de nous en convaincre, regardons la lettre lamed accolée à la lettre aleph dans le mot 'EL : le lamed représenterait un aiguillon pour conduire les bœufs. Or les bœufs ont besoin d'être conduits parce qu'ils sont mis au service de l'homme qui veut cultiver, c'est-à-dire répandre de la semence dans le champ pour une fécondité que n'a plus le bœuf ! Stimulation pour user d'une puissance mise au service de l'homme. Le mot El signifie « dieu » en hébreu, c'est dire que le dieu est celui qui donne la semence (aleph) et l'énergie stimulante (lamed) pour lui faire produire autre chose... et il se trouve que le verbe LAMAD signifie aussi « apprendre » et « enseigner » ! On voit se dessiner une idée de la divinité, père et enseignant, qu'on retrouvera dans toute la Bible.

Nous sommes assurés par ces exemples qu'il n'est pas

vain de s'attacher à comprendre le sens des lettres. Mais comprendre l'ordre dans lequel la tradition les a placées ? Et comprendre leurs relations aux nombres ?

Nous ne pourrions saisir la raison de l'ordre qu'après avoir exploré le sens de chaque lettre. Mais nous pouvons rapporter chacune d'entre elles à des nombres. Outre la facilité de compter avec le système décimal décrit plus haut, le nombre attribué à la lettre par sa place a également du sens.

La lettre aleph est la première et désigne naturellement le nombre « un » dans l'usage comptable ordinaire. Cependant, nous devons réfléchir au *sens* des nombres. Il convient de chercher quel est le « premier nombre ». L'idée de nombre contient en effet celle de pluralité, ce qui ne convient pas à « un » ni même à « deux » attaché à l'idée de paire, de choses liées ensemble. De même, « trois » n'exprime pas encore la pluralité indistincte mais l'idée de dépassement ou d'extrémité. L'idée de « nombre » commence avec le nombre « quatre », ce que nous justifierons dans la suite. (On se reportera au paragraphe traitant de la lettre tav.)

Nous aurons donc une deuxième façon de compter en commençant par attribuer quatre à aleph, cinq à beth etc. Et comme il n'y a aucune raison que l'attribution des nombres en tant que « valeurs » suive un système décimal (uniquement pratique), nous compterons donc la suite des lettres-signes de 1 à 27 ou bien de 4 à 30.

Ainsi le mot « père » (AV) sera associé aux nombres 3 ou 9, le mot « mère » (EM) à 25 ou 31. Le mot « dieu » (EL) sera compté 13 ou 19, etc. On verra par la suite l'intérêt de cette utilisation des nombres et leur sens (id. voir la lettre tav).

L'usage des lettres comme signes et nombres ne peut se réduire à la commodité d'un processus de dénombrement ou même comme aide-mémoire dans des énumérations un peu longues. Nous en avons comme preuve l'usage poétique des psaumes.

Pour illustrer à la fois le sens des lettres et l'usage des nombres, nous suivons le texte du psaume alphabétique du roi David (Ps 145) dont chaque verset commence par

une lettre de l'alphabet, dans l'ordre ; nous compléterons nos aperçus en puisant dans le psaume 119 dont la particularité consiste en vingt-deux strophes de huit versets commençant par la même lettre. Il existe d'autres psaumes alphabétiques qu'on lira également avec profit. Voici la liste de ces psaumes : 25, 34, 37, 111, 112, 119, 145 ; le psaume 9 n'est que très incomplètement alphabétique.

L'hypothèse d'un ordre de l'alphabet construit sur des éléments de langage pertinents pour « dire » les réalités « archétypales » à partir de leur référence à des objets concrets est évidemment une hypothèse audacieuse ! L'ordre de l'alphabet ne serait pas arbitraire, il obéirait au contraire à une intention significative ; il faudrait donc une fabrication volontaire puissamment inspirée délaissant les hypothèses classiques qui imaginent un dépôt aléatoire de traditions historiques peu à peu fossilisées. Le fait que pour compter il faille nécessairement une liste de mots dans un ordre invariable élimine l'hypothèse d'un ordre quelconque peu à peu fixé. Mais dire que cet ordre relève non seulement de la nécessité de nommer les nombres mais encore de décrire les « données » essentielles de la pensée... est une hypothèse totalement invérifiable historiquement. Cependant, elle est vérifiable si la succession des lettres a un sens que nous pourrions comprendre en dehors de l'histoire de sa production. C'est l'ambition de cet ouvrage ; il en résulte qu'on ne peut réellement comprendre le sens des lettres qu'en suivant l'ordre de l'alphabet. C'est pourquoi il serait désastreux de lire les pages suivantes sans en respecter l'ordre ! Par contre, la conviction que l'hypothèse se vérifie effectivement ne peut naître que d'une lecture complète. On aura alors grand profit à une seconde lecture, l'hypothèse étant consolidée, pour saisir les liens et les allusions qu'il était impossible d'explicitier à chaque moment.

Avant d'entreprendre cette exploration du sens, il nous faut acquérir un outil que nous utiliserons souvent et définir quelques termes fondamentaux (voir schéma p. 19).

L'outil principal est construit pour rendre intelligible un fait d'expérience tout à fait banal, à savoir que nous ne percevons quelque chose que grâce à un contraste. Si l'on

réfléchit à la notion de « différence » qui apparaît nécessairement dans l'expérience du contraste et si l'on veut en formaliser le processus, on peut utiliser la logique aristotélicienne et sa négation binaire en disant que A est différent de B si A n'est pas B, c'est-à-dire qu'on ne peut les identifier. Mais cette formalisation utile et pratique souffre néanmoins d'une déficience grave ; elle élimine le fait que A et B appartiennent à un univers commun où se trouve de surcroît celui qui fait cette différence et pour lequel cela a du sens. Si l'on veut construire une notion de différence qui tienne compte du contexte, il faut alors dire ce qui permet cette différence dans une totalité. Nous aboutissons à la notion de « ur-structure », pour dire l'universalité des conditions de différenciation, dès qu'on se place dans une totalité. Les termes « totalité », « différence » sont ici primitifs et ne prennent de sens qu'avec l'usage de la structure (cf. les représentations de cette structure p. 60). Ainsi pour dire la différence dans le monde sous l'aspect temporel, nous disposons d'une structure quaternaire : {données a priori, choses potentielles, choses concrètes, choses nécessaires} qu'on peut formaliser à partir des notions de « pouvoir » et d'« existence » : {NPE, PE, PNE, NPNE} ; ces « catégories » sont des collections hypothétiques : ainsi, par exemple, la catégorie PNE, signifie toutes les choses ou événements qui « peuvent ne pas exister », autrement dit, les choses qui existent et sont « contingentes » ; elles ne sont ni « nécessaires » (qui ne peuvent pas ne pas exister), ni « possibles » (qui n'existent pas mais peuvent exister), ni « impossibles ». On aperçoit ici que les quatre catégories constitutives de la différenciation sont reliées par des négations. L'ur-structure possède quatre « pôles » et trois négations différentes. En outre, pour être bien définie, elle a trois relations permises et trois relations interdites ; les notions de *permis* et d'*interdit* n'auraient aucun sens en logique binaire.

Cet outil permet des analyses très fines des totalités étudiées ; ce sont des aspects de la réalité capables d'obéir à cette logique quaternaire (pour une étude approfondie, on aura avantage à lire les ouvrages : *Fondements logiques de la physique* et *La structure cachée du Réel* de J.-F. Froger et R.

Lutz, Éditions DésIris, 2007 et 2009).

Une propriété essentielle de cette ur-structure est d'être la similitude commune pour toutes les différenciations : on pourra ainsi poser des analogies entre les « catégories » respectives des quaternités issues de différenciations de toutes les réalités susceptibles d'être également des totalités.

Par exemple, supposons la quaternité de l'*existence* :

{Impossible, Potentiel, Contingent, Nécessaire}

et la quaternité des *formes* (voir à la lettre Mem) :

{Prototypes, Types, Antitypes, Archétypes},

on lit par analogie la nécessité des archétypes, la contingence des antitypes que sont les objets du monde, la potentialité des types qui sont des formes internes à la

vie psychique humaine et l'« impossibilité » des prototypes, c'est-à-dire ici leur caractère inconnaissable, puisque les formes sont ce qui nous permet de connaître. Ces notions succinctement présentées ici seront mises en œuvre dans la suite, en particulier aux chapitres concernant les lettres Qof, Resh, Shin et Tav.

Les réalités « archétypales » dont nous parlons sont des principes « nécessaires » à la pensée, les lettres en donnent une idée par les analogies que les objets qu'elles représentent permettent de construire. La lettre aleph donne ainsi une idée de la puissance fécondante des semences du Verbe créateur.

LE PSAUME CENT QUARANTE-CINQ

Nous donnons ici une traduction la plus littérale possible, afin de préserver les images utilisées dans le texte hébreu et leur « syntaxe », c'est-à-dire leur arrangement mutuel. Nous transcrivons entre parenthèses le premier mot du verset contenant la lettre de l'alphabet. L'arrangement typographique est destiné à rendre sensible le rythme binaire ou ternaire des phrases en hébreu. Les psaumes sont évidemment des textes oraux, faits pour la récitation et le chant, mémorisables sans recours à un document écrit. Leur mise par écrit dans le livre (SEPHER) *Tehilim* ne contredit nullement leur caractère oral, tout comme l'impression du chant de la Marseillaise n'efface pas qu'il est fait pour être chanté en marche, sans papier ! On remarquera la tendance à répéter les mêmes schèmes avec des variations. Une grande subtilité de sens se cache dans les variantes des répétitions.

Louange de David

1. **א** (*Aromémikha*) *Je t'exalterai mon Dieu le Roi* *et je bénirai ton nom*
pour toujours et à jamais
2. **ב** (*Bekol*) *Dans tout (ce qui est) jour, je te bénirai* *et je louerai ton nom*
pour toujours et à jamais
3. **ג** (*Gadol*) *Grand est YHWH* *et louangé à l'extrême*
et pour sa grandeur pas d'exploration
4. **ד** (*Dor*) *De génération en génération*
on fait l'éloge de tes œuvres *et on raconte tes actes de puissance*
5. **ה** (*Hadar*) *L'éclat glorieux de ta majesté* *et les paroles de tes merveilles*
je (les)méditerai
6. **ו** (*Ve...*) *Et l'on dira la puissance de tes actes redoutables* *et je raconterai ta grandeur*
7. **ז** (*Zekèr*) *Le souvenir de ta bonté abondante sera jaillissant* *et (le souvenir) de ta justice fera crier de joie*

8. **ח** (**Hanoun**) Gracieux-clément et miséricordieux
 YHWH lent à la colère et grand en grâce-fidélité (**Hesed**)
9. **ט** (**Tov**) Bon est YHWH pour tout et ses entrailles pour toutes ses œuvres
10. **י** (**Yodoukha**) Elles te loueront, YHWH, toutes tes œuvres et tes fidèles te béniront
11. **כ** (**Kavod**) Ils diront la gloire de ton règne et ils parleront (de) tes actes de puissance
12. **ל** (**Lehodi'a**) Pour faire connaître aux fils de l'homme
 ses actes de puissance et la gloire de l'éclat de son règne
13. **מ** (**Malkoutekha**) Ton règne (est) un règne de toutes les choses cachées et ton gouvernement sur toutes
 les générations
14. **נ** (**Nééman**) Fidèle YHWH en toutes ses paroles et miséricordieux en toutes ses œuvres
15. **ס** (**Somekh**) YHWH (est) l'appui de tous ceux qui tombent (à terre) et il redresse tous ceux qui sont
 courbés
16. **ע** (**Ené-kol**) Les yeux de tous vers toi espèrent et toi tu leur donnes leur nourriture en son temps ('ét)
17. **פ** (**Potéha**) Tu ouvres ta main et tu rassasies tout vivant de faveur
18. **צ** (**Tsadiq**) Juste YHWH en tous ses chemins et miséricordieux en toutes ses œuvres
19. **ק** (**Qarov**) Proche est YHWH pour tous ceux qui l'invoquent pour tous ceux qui l'invoquent
 en vérité
20. **ר** (**Ratson**) La volonté de ceux qui le craignent, il fait et leur plainte, il entend et il les sauve
21. **ש** (**Shomer**) YHWH est le Gardien de tous ses amants et il détruit tous les méchants
22. **ת** (**Tehilah**) Ma bouche dira la louange de YHWH et toute chair bénira son saint Nom
 pour toujours et à jamais.





ALEPH

Louange de David

Ⲁ (*Aromémikha*) *Je t'exalterai mon Dieu le Roi*

et je bénirai ton nom

pour toujours et à jamais

Le psaume se dit être ici une *louange de David* ; une louange que David a chantée en l'honneur de Dieu. Il commence par la lettre aleph : AROMIMEKHA.

Ici le aleph marque la première personne du futur d'un verbe « roum » qui signifie « élever », « mettre en honneur », « exalter ». Il s'agit de « placer très haut », comme on dit en français de l'opinion qu'on se fait de quelqu'un. Le futur n'est là que pour indiquer une action inachevée, qui va durer dans l'avenir ; effectivement, cela est dit fortement, c'est *pour toujours et à jamais*. Je ne cesserai jamais de te placer très haut dans mon estime ! Qui puis-je estimer plus haut que Dieu ? Mais je peux choisir de l'estimer en tant que Créateur, en tant que Provident, etc. ; ici, c'est en tant que roi unique. Mon Dieu est le Roi.

À la suite de David, le roi terrestre institué par Dieu comme la figure royale même, celui qui récite le psaume est conduit à dire « Je » par six fois et une septième. *Je t'exalterai, je bénirai ton nom, je te bénirai, je louerai ton nom, je dirai, je ferai connaître* (des versets 1 à 6) et enfin, au dernier verset, *ma* bouche racontera la louange. Ce « je » prend en charge une œuvre qui ne cessera pas, LE 'OLAM VA 'ED, *pour toujours et à jamais* ! Ce « je » n'est pas détaché de l'opération qu'il fait, il n'existe que dans cette opération mais c'est pour toujours.

Que cet aleph de conjugaison est heureux ! C'est ainsi

que commençait le psaume alphabétique 119 : ASHRÉ TÉMIMÉ-DÉREK..., « *heureux* les parfaits de chemin... », ou bien, « *félicités* des parfaits dans leur voie ». Car l'aleph gouverne bien des mots et le choix du psalmiste pour commencer le psaume n'est évidemment pas un hasard. Il est parfait dans son comportement celui qui ne va pas au conseil des méchants comme le disait le premier psaume qui commence par cet aleph initial ; mais ici, il est déjà plongé dans la béatitude et la perfection car il prend en charge de dire comme une promesse : « j'exalterai mon Dieu LE Roi ».

Y a-t-il un autre Roi possible ? Qu'y a-t-il d'autre à connaître et à reconnaître que le règne de ce Dieu : « Ton règne est un règne de toutes les éternités... » (cf. v. 13 : MALKHOUTÉKHA MALKHOUT KOL 'OLAMIM) ?

Cette monarchie et ses perfections provoquent l'émergence d'un « je » parfait dans la béatitude pour toujours ! Qui suis-je en effet pour « bénir ton Nom », comme le Créateur a béni un jour l'homme qu'il venait de créer ?

David ensemece les générations d'hommes qui prononceront la louange ; elle les fera roi comme David est fait roi à l'image du Roi.

Le aleph initial de la conjugaison montre à la fois l'émergence du « je » (ANI, אֲנִי) de l'homme et sa perfection, ce que nous appelons le « bonheur » ou mieux la « béati-

tude ». En quoi donc cette « perfection » est-elle faite ? L'idée grecque de perfection conduit l'homme à tendre vers un idéal ; ainsi les ronds ne sont-ils parfaits que s'ils atteignent à la régularité du cercle, sans aucun défaut. Mais la circularité n'est qu'une forme idéale (un *type*), pensée selon une formule mathématique, jamais réalisée dans les corps réels (les *antitypes*) ! Par contre, l'idée hébraïque de perfection conduit l'homme à une plénitude, un débordement généreux des choses dans leur abondance. Ainsi, par exemple, la fleur est parfaite qui exhale son parfum dans

tout l'espace et s'assimile au souffle. (La langue permet ces merveilleuses métaphores : RÉAH odeur / RÈVAH espace / ROUAH souffle / RÉVIAH abondant, selon la vocalisation d'une unique racine ר.ו.ח.)

La perfection s'attache à l'aleph dont la figure hiéroglyphique est le taureau répandant sa semence, puissance de donation des formes par lesquelles tout existera. Mais l'aleph ne peut être source de fécondité que « par » et « dans » un réceptacle !